

Je Crois aux NuitsPierre Liebaert

19 Avril &gt; 15 Juin 2019

L'exposition *Je crois aux Nuits* du photographe belge Pierre Liebaert explore l'activité rituelle qui marque les situations liminales comme le passage entre une année et l'autre, entre le sommeil de la nature plongée dans l'obscurité hivernale et l'attente inquiète de son éveil au grand jour. Le rite s'inscrit dans l'ordre de la nature et dans le rapport qu'entretiennent les hommes avec le rythme des saisons, le cycle lunaire, celui de la répétition plutôt que de l'histoire, avec les contraintes du froid et du chaud, de la récolte et de la vie collective, de la sexualité et de la mort. Il est la répétition hyperbolique des grands passages qui scindent toute existence humaine. L'exposition est donc une mise en scène de la *vanitas*. Il s'y manifeste la soudaineté avec laquelle s'effondre tout éclat terrestre et l'exubérance fait place à la désillusion: rien ne dure.

*Je crois aux Nuits* symbolise aussi un retour aux origines et rappelle ce passage essentiel: chaque année la végétation se renouvelle et la vie sociale, comme la nature, inaugure un nouveau cycle. Tout ce qui existe doit être alors rajeuni. Il faut recommencer la création du monde et se tourner vers les forces qui ont alors transformé le chaos en cosmos. La fête rituelle se présente alors comme une actualisation des premiers temps de l'univers, de l'ère originelle éminemment créatrice qui a vu toutes les choses, tous les êtres, toutes les institutions se fixer dans leur forme traditionnelle et définitive. Cette époque n'est autre que celle où vivaient et agissaient les ancêtres divins. Le rite est ainsi célébré dans l'espace-temps du mythe et assume la fonction de régénérer le monde réel. Il constitue une rupture dans l'obligation du travail, une délivrance des limitations et des servitudes de la condition humaine: c'est le moment où l'on vit le rêve.

Ce moment de transformation de soi fait appel à tout ce qui est hors du "je" ordinaire, à tout ce qui échappe à cette identité de tous les jours. C'est un temps social mort. Et l'aboutissement logique est d'atteindre l'inhumanité même, la nature invasive et effrayante. Dans ce temps hors du temps s'oppose le païen et le religieux. Ici, mascarades, travestissements, corps recouverts de phanères, à l'image du monde animal qui pré-exista à une humanité glabre ; là, dépouillement, recueillement, introversion, austérité, ordre. *Je crois aux Nuits* devient un jeu de masques et de miroirs à la fois. Acteurs et spectateurs évoquent le besoin de perpétuer un rite "ancestral" et propre à leur communauté. Tous sont à la recherche d'une expérience personnelle de nature spirituelle, d'un dépassement de soi que leur offre le rôle rituel et/ou le port du masque.

Le corps s'y trouve alternativement voilé ou dévoilé, couvert ou découvert. Le changement d'identité est sa caractéristique principale – et son but. Qui veut participer pleinement au rite ne peut le faire qu'en entrant dans la peau d'un autre, plus précisément en tant que quelqu'un ayant un double statut: soi-même et un autre soi. Le rite invite à un retour à l'indifférencié, à l'ambivalence, au chaos originel, au temps antérieur à la stricte différenciation entre hommes et femmes, sauvages et civilisés, croyants et païens, proches et étrangers... Finalement, il propose de découvrir cette part d'autre qui est en chacun de nous. L'exposition *Je crois aux Nuits* constitue le miroir, parfois déformant, d'une société inévitablement en proie à des contradictions et à des interrogations sur le sens de ce qu'elle construit. (Texte d'Alexis Rastel)